

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
DE 1848.

Quilibet nautarum, rectorumque tranquillo mari
gubernare potest : ubi sæva ortu tempestu est, ac
turbato mari, vento rapitur navis, tum viris opus est.
(*Discours de Fabius au sénat.*)

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION

DE 1848

PAR

. A. DE LAMARTINE.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.		LEIPZIG.
NÈME MAISON.		J. P. MELINE.

1849

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION DE 1848.



LIVRE NEUVIÈME.



I

L'enthousiasme avait saisi le peuple tout entier depuis que le gouvernement avait arrêté le sang, protégé les personnes, sauvé les propriétés, proclamé la république et repoussé les symboles de la terreur et de l'anarchie. La concorde était rentrée à sa voix dans le cœur des citoyens, la joie jaillissait des physionomies, la fraternité des paroles se traduisait en actes : la révolution ressemblait à une fête plutôt qu'à une catastrophe.

Le gouvernement était secondé dans ses mesures par les trois plus puissantes passions du cœur de l'homme : la peur, l'espérance et l'enthousiasme. Les classes riches, aisées, bourgeoises, propriétaires, industrielles, commerçantes, avaient justement tremblé que l'écroulement du trône et le nom de république ne fussent le signal des spoliations, des massacres, des échafauds, dont le souvenir s'était confondu

depuis cinquante ans avec l'image des institutions républicaines : ces classes s'étonnaient, jusqu'à l'attendrissement, de voir et d'entendre des programmes et des décrets qui répudiaient hautement toute analogie et toute parenté entre les deux républiques ; elles oubliaient pour un moment les avantages, les monopoles, les emplois publics, les émoluments, les faveurs qu'elles perdaient à la chute de la royauté de juillet ; elles ne pensaient qu'à la sécurité que le gouvernement leur assurait pour leur titre et pour leur fortune ; elles se ralliaient, elles se pressaient autour du gouvernement nouveau comme les naufragés sur un débris ; elles affluaient à l'hôtel de ville, elles offraient leurs bourses, leurs bras, leurs cœurs aux hommes qui s'étaient jetés au timon pour sauver la société de l'abîme ; elles se résignaient à la république pourvu que la république fût le salut de tou

Le peuple propriétaire ou industriel qui vit d'ordre, de crédit, d'échange, de travail, avait eu les mêmes craintes et partageait les mêmes sentiments. Les prolétaires, les ouvriers, les travailleurs, qui n'ont pour capital que leurs bras, pour revenus que leur salaire, pour patrimoine social que leur moralité et leur économie, étaient fanatisés de reconnaissance et d'espérance pour une révolution qui les élevait au rang de citoyens, qui leur restituait leur juste part de droit social et de souveraineté politique ; ils sentaient que leur sort était désormais dans leurs mains. La république, en faisant asseoir dans ses conseils des représentants choisis par eux, et quelquefois choisis parmi eux, leur promettait une ère d'égalité, de justice et de providence pour une classe immense et déshéritée longtemps de toute participation aux lois ; ils n'exagéraient néanmoins alors ni leurs griefs, ni leurs parts, ni leurs exigences : ils proclamaient hautement le respect des propriétés, l'inviolabilité des capitaux, la libre appréciation des salaires entre le travailleur et le fabricant qui les proportionne à son